Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 80 (1977)

Artikel: Le temps de la Beauté honteuse
Autor: Walzer, Pierre-Olivier
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684698

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le temps de la Beauté honteuse

par P.-O. Walzer

Pour Baudelaire, Leconte de Lisle, Mallarmé, la Beauté est une déesse irrécusable que l'écrivain doit vénérer avant tout s'il veut vivre et survivre. Chacun la voit à sa manière, rêve de pierre pour Baudelaire, draperies mythologiques pour Leconte de Lisle, chatoiement de syllabes pour Mallarmé. Mais personne ne la discute. Le Beau seul est dieu, et le véritable Artiste est son prophète.

Au tournant du siècle, de nouvelles orientations, sociales, politiques et littéraires, arrachent les esthètes symbolistes à la contemplation de leur évanescente déesse. Un grand besoin de mouvement, d'air pur, de sentiments simples se fait sentir et l'on ouvre toutes grandes les portes des chapelles. Apparaît une nouvelle idole, célébrée à l'envi par le philosophe de l'élan vital, par le poète des *Nourritures terrestres*, par les peintres de plein air, par toute une école poétique qui, sous le gonfanon du naturisme, tend à remplacer les miroirs figés par des cascades vivantes, les oiseaux de paradis par les moineaux des squares et les princesses lointaines par des nymphettes de chair et de sang. Valéry, qui voit tout, fait la constatation capitale: «C'est en 1900 que le mot *Beauté* a commencé à disparaître. Il a été remplacé par un autre mot qui, depuis a fait son chemin, le mot *Vie*.»

En dépit de cette constatation de décès, la «sorte de morte» qu'était devenue la Beauté n'était en fait qu'une

fausse morte, une «morte apparente en qui revint la vie». Lui restent fidèles, avec évidence même s'il n'ont par toujours son nom à la bouche, les grands épigones du symbolisme, Proust, Gide, Louys, Valéry, Suarès, relayés par les générations des écrivains brillants de l'entre-deux guerres, Montherlant, Morand, Giraudoux, ou par les surréalistes, qui d'ailleurs ne l'acceptent que sous sa forme «explosive». Ce n'est qu'à la disparition de ces deux générations que la Beauté cessa d'apparaître comme la fin de l'art littéraire. (Que la forme fût première et l'emportât sur le sens, c'est ce que Gide entendait en disant: «Construisez d'abord une belle maison: elle trouvera toujours un locataire.»)

Avant, après la seconde guerre mondiale s'opèrent de vrais changements. On a trop de choses sur le cœur pour perdre beaucoup de temps à les enchâsser dans des formes patiemment élaborées. Malraux se laisse aller à son don de prophète, Sartre à sa furia existentielle. «Le destin, c'est la politique.» La littérature aussi. Sur les ruines d'un monde dévasté, personne n'osa remettre en place les vieilles idoles. La Beauté apparut dès lors comme une invention d'autrefois. Comme une affreuse valeur bourgeoise à pourfendre, au même titre que la morale ou la civilité. Les écrivains n'osèrent plus se référer à cette notion périmée, à laquelle d'ailleurs la critique elle-même n'avait plus jamais recours, sinon, justement, *pro forma*.

Aujourd'hui la situation est des plus singulières. Les écrivains qui percent sont ceux qui se distinguent immédiatement par la beauté d'un style. Mais on se garde bien de les en louer. On leur trouve mille qualités, sauf les qualités qui font proprement l'écrivain. Cette tendance est particulièrement manifeste dans tous les courants de la «nouvelle critique». Les nouveaux critiques sont capables de tout vous dire d'un texte, comment, de dénotation en connotation, la pensée cu-mule un paratexte épistémologique qui revient autant de fois sur lui-même qu'il faut pour que ses fonctions pha-

tiques et référentielles soient assurées, comment le texte se renforce par le croisement en son centre des réseaux d'archétypes mythiques et des géométries de niveau structural, comment l'auteur du texte est tout à fait indigne de figurer au tableau des causes efficientes de l'œuvre selon les nouvelles perspectives d'une science de la littérature bien comprise, bref, les nouveaux critiques expliquent tout, sauf pourquoi un texte est un beau texte.

Pourtant, si l'on se passionne pour une œuvre, c'est d'abord, semble-t-il, parce qu'on y trouve ce qui répond à l'idée qu'on se fait de la beauté littéraire.

Le consensus, à ce sujet, est finalement assez facile à réaliser. «Tout le monde» admet assez facilement que Tournier, que Bonnefoy, que Jacques Borel, que Michel Butor, que Jacques Chessex sont des écrivains capables d'écrire une belle page. C'est même ce qui fait leur gloire. Mais ni eux, ni les critiques n'oseraient aborder leur œuvre par le biais de la notion de beau. Et la nouvelle critique ne contient pas un seul critère capable d'aider à détecter, dans une œuvre, les caractères de la beauté. Elle se contente d'y faire allusion hygiéniquement, pour se donner bonne conscience, en disant: quant à l'esthétique, il y a une science pour ça. Mais notez que, pour leurs exercices de haute école, ils ne se trompent pas d'adresse: Barthes s'en prend à Racine. Goldmann à Racine ou à Pascal, Jean-Pierre Richard à Mallarmé, Lévi-Strauss à Baudelaire et Genette à Proust. Mais rien dans le système ne justifie qu'on s'adresse à Racine plutôt qu'à Quinault, à Pascal plutôt qu'à Scudéry, à Proust plutôt qu'à Georges Ohnet. En dépit d'un torrent de science et d'ingéniosité, la nouvelle critique va à la Beauté en aveugle.

P.-O. Walzer